

bande de petits polissons qui mêlaient leurs voix enrôlées et criaient après chaque couplet :

—Bravo !... encore ! bis !..."

Les bourgeois haussaient les épaules. D'autres souriaient de pitié en se demandant comment finiraient ces gens-là.

Mais la Frochard ne se faisait pas toutes ces réflexions. Elle ne pensait qu'à son Jacques.

Tout pour pour lui !... tout pour son plaisir ! Et elle comptait dans le creux de sa main l'argent qu'elle allait donner à ce chérubin.

—Toi, le rémouleur, ajoutait-elle en regardant Pierre de tra : rs, vide ton gousset, et vivement !... sinon... gare les calottes !

La chanson venait de finir en chœur, avec accompagnement des gamins qui dansaient en rond autour des bons drilles.

La bande n'était plus qu'à quelques pas de la Frochard regardait venir tous ces vauriens, avec un sourire d'admiration.

Une fois devant la porte du cabaret, Jacques cria aux amis :

—Halte ! front ! soldats du 1er noceur, v'là la cantine. Rompez les rangs et courez commander la gibelote, le rouge, le blanc et le cognac. C'est mon tour de payer la régalaide, et quand jo m'y mets, j'y vas pas de main morte.

—Ces derniers mots avaient jeté un froid sur le visage de la Frochard. Elle paraissait inquiète et, tirant son fils par le bras :

—C'est toi qui paye, mon garçon, à tout ce monde ? T'as donc trouvé un magot ?

—Non, pas moi, c'est la Marianne, pardi !

—Marianne ! qué qu'est ce ça, la Marianne ?

—Une belle fille à qui je veux du bien.

—Mazette ! Elle a donc des écus ?

—J'en sais rien, mais j'y ai dit comme ça, en lui tenant les deux mains, Marianne faut e trouver ! Et elle a trouvé.

Ah ! serpent, enjôleur !

—Vous la verrez tautôt, au dessert.

—Tu l'as invitée ?

—Elle faisait des manières pour accepter, à cause de la société.

—Oh ! c'te demoiselle !

—Mais j'y ai dit : " Je le veux ! " Et elle viendra.

La vieille mendicante lança un regard plein de fierté sur son fils :

—Juste comme son père ! s'écria-t-elle. Quand il vous disait : " Je le veux ! " et qu'il vous regardait avec ses yeux de sorcier, il vous aurait fait prendre la lune avec les dents.

Jacques se mit à rire, en disant, avec orgueil :

—Tel père, tel fils, maman. Et voilà ! Mais assez causé pour le quart d'heure. C'est samedi, réglons nos comptes. Eh ! Pierre ! Eh ! l'avorton avance à l'ordre ! cria-t-il en se tournant vers le rémouleur.

—Est-il gai, est-il aimable ! disait la mère.

Mais le rémouleur n'était pas de cet avis. La qualification d'avorton, que Jacques lui jetait sans cesse à la tête, le blessait profondément. Et ce qui l'indignait bien plus encore, c'était l'effronterie de ce grand fainéant qui trouvait tout naturel d'employer à payer ses plaisirs et ses débauches l'argent si rudement gagné par son frère et par sa mère ; sans parler de celui qu'il se procurait on ne sait comment, mais, à coup sûr, par des moyens honteux.

La nouvelle orgie qui se préparait avait mis le comble à l'indignation de Pierre. Et quand il entendit Jacques parler de rendre à la mère les comptes de la semaine comme des enfants respectueux devaient toujours le faire, il ne put s'empêcher de lui dire :

—C'est ça, nous rendrons nos comptes, et c'est toi qui empoches le tout !

—Eh bien ! après ? répliqua Jacques.

—Eh bien ! c'est injuste, c'est...

Le pauvre pierre n'osait pas achever, tant son frère le regardait avec un air féroce.

C'est qu'en effet, Jacques, les poings fermés, s'avavançait vers le boiteux en criant :

—Dis donc, le marchand de morale, quand on me force à en acheter, c'est avec ce bras-là que je paie.

—Oh, oui ! je le sais bien, mais quand jo ne fais pas ta volonté ou quand jo dis quelque chose qui te déplaît, comment as-tu le cœur de me battre, puisque tu es le plus fort ?

—Est-il bête, l'avorton ! Si j'étais le plus faible, c'est toi qui me battrais.

—Non ! je trouverais ça lâche.

—Allons assez ! Et comptons.

La Frochard intervint :

—Fais donc ce qu'il te dit, imbécile, grommela-t-elle. Tu n'as pas été créé et mis au monde pour donner des ordres, mais pour en recevoir.

—C'est vrai ! Tenez, ma mère, voilà le produit de la semaine.

Et Pierre tendit à sa mère une poignée de monnaie que la Frochard se mit à compter.

—Y a pas lourd, fit-elle. Deux livres, sept sous, six deniers ; c'est maigre.

—Rien que ça pour tout potage ? s'écria Jacques, qu'as-tu donc fait de tes quatre membres depuis huit jours ?

—J'ai fait plus que je ne pouvais faire, je suis brisé de fatigue.

—Décidément, c'est un mauvais métier que le tien.

—Je me tue à le lui dire ! ajouta la Frochard.

—Faudra que je t'en apprenne un autre, ricana Jacques.

—Un autre, toi ! Oh ! non, non ! Je ne veux pas ! dit vivement Pierre.

Et il se reculait en regardant son frère avec effroi. Il ne devinait que trop ce que le grand Jacques voulait faire de lui.

La Frochard, au contraire, prenant son préféré sous le bras, lui dit d'une voix câline :

—Moi, mon Jacques, je t'ai économisé trois livres dix-huit sous, les v'là, mon amour. Et, avec l'argent du petit, t'auras fait une bonne recette.

—Oh ! répondait Jacques d'un air triomphant, l'argent ne me manque pas aujourd'hui. Mais je prends tout de même pour le principe, et je vous emmène tous les deux au cabaret.

Pierre ne trouvait aucun plaisir dans ces réunions de paresseux et d'ivrognes. Il refusa, donnant pour prétexte qu'il avait de l'ouvrage à rendre et, peut-être, encore un peu d'argent à gagner.

—Et puis, ajouta-t-il, ça me fait mal à la tête de boire.

—Oui, c'est vrai ! répondit le colosse en regardant avec compassion son gringalet de frère. Tiens, tu me fais quelquefois pitié, l'avorton. Après tout, c'est pas ta faute si t'es petit et mal bâti, si un verre de vin te grise et si une jolie fille te fait peur. Mais c'est pas de ma faute non plus si je suis grand et fort, si j'aime le plaisir, le vin, le jeu et les belles femmes. Le travail, c'est ta vie à toi, ça t'amuse. Moi, je travaille quand j'ai plus rien à faire, et, encore, ça m'embête !

—Oui, pour deux frères, nous ne nous ressemblons guère.

—Toi, reprit Jacques, c'est le sang d'un agneau qui coule dans tes veines. C'est le sang de notre père qui bout dans les miennes. Depuis plus de cent ans, excepté toi, l'avorton, nous sommes tous comme ça dans la tribu des Frochard ! quand le diable a semé sa graine de bandits sur la terre, on dirait que son sac s'est crevé chez nous.

—Ah ! En v'là un homme ! cria la Frochard en lui sautant au cou. Tiens, je t'adore, comme j'adorais ton père, un brigand fini ; mais qu'étais bien aimable, va !

Assez de conversation, dit Jacques, maintenant qu'il tenait l'argent.

—Allons, allons, qui m'aime me suive ! J'ai besoin de me refaire l'estomac. Venez, la mère.

Il avait pris la Frochard par la taille et l'entraînait au cabaret en chantant.

Le rémouleur les regarda tristement partir.

Et lorsqu'il vit sa mère disparaître dans l'intérieur du cabaret, il se demanda encore s'il ne valait pas mieux en finir.